

Le comte en était là de ses lugubres réflexions, lorsque la porte du salon s'ouvrit sans bruit et livra passage à la Papillonne, vêtue d'un de ses délicieux peignoirs du matin qui la rendaient si séduisante et rehaussaient encore l'éclat de sa merveilleuse beauté.

Le cœur du comte se mit à battre avec violence et il resta un instant comme ébloui.

Flora avait la figure fatiguée ; elle était pâle, très émue ; mais sa pâleur et son érection et une douce mélancolie répandue sur ses traits ajoutaient quelque chose d'indefinissable à sa grâce naturelle, la langueur de son regard, au charme de toute sa personne.

Le comte marcha vers elle, la main tendue ; mais elle n'avança point la sienne, et il s'arrêta saisi d'un tremblement nerveux.

—Monsieur de Verdraine, dit-elle, en lui indiquant un siège, veuillez vous asseoir.

Il obéit et elle s'assit à son tour en face de lui, à quelque distance.

Pendant un instant ils restèrent silencieux ; ils se regardaient, elle triste, lui frémissant, inquiet, agité.

Enfin, le comte rompit le silence.

—Flora, dit-il d'une voix mal assurée, je m'attendais un peu à la froideur de votre accueil ; et pourtant j'espérais, oui j'espérais, et permettez moi de vous le dire, j'espère encore que vous aurez un bon mouvement.

—Je ne sais pas ce que vous entendez par un bon mouvement, répondit-elle, et je ne vois point ce que je puis faire aujourd'hui pour vous. Vous êtes à plaindre, monsieur le comte, et je vous plains sincèrement.

—C'est déjà quelque chose, fit-il amèrement ; mais ce n'est pas assez. Aujourd'hui, enfin, vous trouvez que je suis à plaindre et vous me plaiguez ; certes, plus que tout autre vous en avez le droit ; mais croyez-vous que cela puisse me suffire ? Flora, Flora, je vous aime !

—De grâce, monsieur le comte, ne me parlez plus de cet amour que j'ai eu le malheur de vous inspirer.

—Mais de quoi donc puis-je vous parler, si ce n'est de mon amour ?

—De choses que je pourrai écouter et entendre, monsieur le comte, et sur lesquelles je pourrai vous répondre. Cette heure est grave et solennelle, monsieur le comte, car je vous reçois pour la dernière fois, car nous ne devons plus nous revoir.

—Flora !

—Laissez-moi continuer, je vous prie ; je n'ai pas voulu éviter cette dernière entrevue ; je l'ai désirée, au contraire, car une explication entre nous est devenue nécessaire, et, vous voyez, c'est moi qui la réclame ou plutôt qui la provoque. Après cela, monsieur de Verdraine, tout sera fini entre nous et vous comprendrez, je l'espère, que vous ne devrez plus chercher à me revoir.

Un éclair livide sillonna le regard du comte.

—Ah ! répliqua-t-il sourdement, si vous espérez cela, vous vous trompez ; vous ne vous débarrasserez pas de moi comme un enfant se débarrasse d'un jouet dont il ne veut plus et qu'il a brisé. Oh ! je sais bien que je n'ai pas été autre chose qu'un jouet dans vos mains ; mais vous ne m'avez pas encore complètement brisé. Assez longtemps vous m'avez tenu courbé, écrasé à vos pieds ; je me redresse et vous crie : Prenez garde ! La bêtise de l'homme a ses limites ; maintenant vous allez avoir un compte à régler avec l'esclave révolté !

Elle le regarda fixement, avec dédain, mais aussi avec une expression de tristesse profonde.

—Monsieur le comte, dit-elle, croyez-moi, vos menaces sont inutiles et vous pouvez m'en faire grâce. Vous dites que vous n'avez été qu'un jouet dans mes mains ; mais il ne fallait pas vous mettre dans mes mains ; si je vous ai tenu courbé à mes pieds, si vous avez été mon esclave, c'est que vous l'avez voulu ; je ne vous tenais pas avec une chaîne, vous pouviez facilement vous échapper de mes mains.

Et, d'ailleurs, est-ce moi qui suis allée vous chercher ou

vous qui êtes venu me trouver ? Rendez-moi au moins cette justice que j'ai essayé de vous décourager en vous montrant les difficultés de votre entreprise et ses côtés dangereux ; je ne vous promettais rien, monsieur de Verdraine, rien, et vous saviez tout ce que vous pouviez perdre ; malgré cela vous ne vous êtes pas arrêté, vous avez engagé la partie. Vous avez joué, monsieur le comte, et vous avez perdu.

—Oh ! pas encore, murmura-t-il.

—Si vous n'avez pas oublié nos conventions, reprit la danseuse, vous vous souvenez que je vous ai dit : "— Le jour où je rentrerai dans ma petite maison des Batignolles tout sera fini entre nous..." Toute chose a une fin, monsieur de Verdraine ; la situation difficile et fautive dans laquelle nous nous trouvons l'un et l'autre ne pouvait durer éternellement.

Un événement grave, monsieur le comte, m'a fait quitter brusquement l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, et vous avez dû comprendre que je reprenais ma liberté pleine et entière en vous rendant la vôtre.

—Oui, répondit-il d'un ton farouche, j'ai compris cela et encore autre chose.

—Et encore autre chose ? répéta la jeune femme ; que voulez-vous dire, monsieur ?

—Je veux dire que vous me saviez ruiné ; je ne pouvais plus jeter pour vous l'or à pleines mains, le moment d'une rupture brutale était venu. C'est ainsi qu'angissent toutes les filles : quand elles n'ont plus rien à attendre d'un côté, elles se tournent d'un autre. Flora la Papillonne n'est pas aussi désintéressée qu'elle voudrait le faire croire ; comme la Margot des *Filles de marbre*, elle aime l'argent, elle n'aime que l'argent ; vous êtes une fille de marbre, Flora.

La danseuse avait pâli sous l'outrage ; mais résolue à rester calme, elle imposa silence à son indignation et dit tranquillement :

—Continuez, monsieur le comte, continuez.

—Le jour où vous avez appris que mes créanciers me poursuivaient avec un acharnement féroce et que toutes mes propriétés allaient être vendues, vous n'avez plus été la même avec moi, votre froideur habituelle s'est accentuée, est devenue du dédain, quelque chose comme du mépris. Je me suis plaint, vous n'avez ri au nez. Oh ! vous savez rire, Flora, mais vous ne rirez pas toujours.

—Je ne ris pas en ce moment, monsieur.

—Non, car comme vous le disiez tout à l'heure, l'heure est grave et solennelle. Vous voulez bien que je continue, n'est-ce pas ?

—Je vous en prie.

—Un jour, tout à coup, sans m'avoir prévenu, sans que j'aie pu soupçonner vos intentions, vous m'avez fermé votre porte. Vos domestiques zélés, façonnés par vous, me répondaient : Mademoiselle est fatiguée, mademoiselle est indisposée ou mademoiselle est sortie, un jour une chose, le lendemain une autre. Vous n'étiez ni fatiguée, ni indisposée ; mais vous sortiez souvent, tous les jours. Où alliez-vous ? Oh ! pas à votre théâtre. Vous alliez à des rendez-vous.

—C'est vrai.

—Ainsi, vous l'avouez !

—Mon Dieu, oui. N'ai-je pas toujours été maîtresse de mes actions ?

Le comte tortilla sa moustache avec une sorte de rage.

—Cependant, reprit-il au bout d'un instant et avec un calme apparent, vous vous occupiez, entre temps, de la vente des chevaux, des voitures, des bijoux et du luxueux mobilier que je vous avais donnés.

—C'est encore vrai, monsieur le comte, et c'était mon droit, puisque ce que vous m'aviez donné m'appartenait. Résolue à quitter l'hôtel pour revenir ici, pouvais-je faire autrement que vendre ? D'ailleurs une occasion m'était offerte de faire un placement avantageux, très avantageux du produit de cette vente.

—Ah ! vous voyez bien que vous êtes une femme d'argent !

—Mais, répliqua-t-elle vivement, je n'ai jamais dit que je